

Quelques lettres pour quitter nos rives

Nicholas Dawson et Karine Rosso

Numéro 166, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94359ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Dawson, N. & Rosso, K. (2020). Quelques lettres pour quitter nos rives. *Moebius*, (166), 9–17.

Quelques lettres pour quitter nos rives

Montréal, 26 août 2020

Chère Karine,

Nous nous sommes connu·e·s lors d'un événement qui appelle aux affrontements : un colloque qui aurait pu être, comme souvent, le théâtre de disputes stériles où se jouent des guerres d'ego et de domination du savoir. Mais ce colloque portait sur les marges identitaires, politiques et épistémologiques ; si j'ai pu te poser une question un peu arrogante pendant ta communication, ta réponse était un pacte d'amitié : nos interventions, nos échanges et nos prises de position sont depuis lors toujours situées, considérées et formulées depuis nos standpoints. Nous nous invitons alors à cheminer ensemble, à négocier nos situations et à nous tenir la main. Nous nous écrivons désormais des lettres : par la pensée et l'écriture, nous proposons à nos vies une véritable solidarité.

Pour ce liminaire, donc, je nous suggère de sortir du cadre traditionnel de la revue. Je nous propose de nous écrire, à nouveau. Parce qu'avec toi, j'apprends encore à me déplacer, à démarcher. Je quitte ma rive quand je t'écris, et je sais que tu quittes la tienne aussi.

Anzaldúa était une écrivaine des frontières. Quand elle a écrit cette phrase que nous avons empruntée pour la

citation-thème de ce numéro, elle parlait spécifiquement des dynamiques d'affrontement et de ce que nous appellerons, des années plus tard, une culture du call-out. Elle dit :

La position oppositionnelle, partant d'un problème envers l'autorité [...], constitue un pas vers la libération de la domination culturelle. Mais ce n'est pas un mode de vie. À un certain point de notre cheminement vers une nouvelle conscience, nous devons quitter l'autre rive du fleuve, [...] de manière à ce que nous puissions être des deux côtés à la fois, et voir à la fois avec les yeux du serpent et ceux de l'aigle. Ou peut-être déciderons-nous de nous désengager de la culture dominante, de la rayer carrément de la carte comme une cause perdue, et de traverser la frontière vers un territoire complètement nouveau et séparé. Nous pourrions aussi prendre un autre chemin. Les possibilités sont nombreuses, à partir du moment où nous décidons d'agir et non de réagir¹.

Notre relation d'amitié, de travail et d'écriture est, je crois, une de ces possibilités, un de ces chemins que nous parcourons encore, toi et moi, que nous réactivons si souvent et que nous pluralisons depuis notre rencontre. Nous nous sommes écrit depuis Montréal, Sherbrooke, Santiago, Buenos Aires. Plus d'une fois nous avons traversé les limites géographiques, identitaires et formelles ; je crois que nous nous écrivons pour nous tenir à même ces frontières, pour y

1. Gloria ANZALDÚA, «La conscience de la Mestiza. Vers une nouvelle conscience», *Les Cahiers du CEDREF*, n° 18, 2011, [en ligne], [<http://journals.openedition.org/cedref/679>], (consulté le 23 juillet 2020).

récolter tous les savoirs qui accompagnent le décentrement, l'écoute des autres et la bienveillance.

C'est pour cette raison que je t'avais suggéré cette citation-thème : parce qu'elle nous obligerait à lire les textes reçus (174 textes, un record !) avec cette même écoute, cette même bienveillance, et ce, malgré le rôle coercitif qui nous est dévolu (je suis encore si mal à l'aise d'avoir à refuser autant de bons textes). Nous voulions diversifier les formes, encourager les voix marginalisées qui écrivent depuis des lieux et des expériences encore trop invisibles, dont les chants sont à peine perceptibles parmi les cris qui s'opposent obstinément, unilatéralement, d'une rive à l'autre. Il est vrai que nos chicanes enterrent des voix, créent des silences, bâtissent toutes sortes d'absences. Ce numéro, je le désirais pluriel, complexe et instable comme la mer.

Pendant l'appel à textes de ce numéro, le mouvement Black Lives Matter était revenu au centre de l'attention dans les médias. Au lieu de simplement « réagir » à l'actualité, nous avons décidé d'« agir » en proposant des changements structurels et des engagement antiracistes importants à *Mœbius*, ce qui ne s'est pas fait sans heurts. La bienveillance n'a pas suffi à contrer les disputes : si les membres du comité de rédaction se sont subitement retrouvés dans une position oppositionnelle, difficile mais libératrice, nous avons vite compris que « ce n'est pas un mode de vie », et encore moins une méthode efficace pour apporter des changements dont nous serions fier·ère·s. Je considère ce numéro non pas comme le résultat de ces modifications, de nos compromis et de notre résilience, mais plutôt comme une étape d'un processus de réparation plus lent, plus ardu ; un processus de décentrement au cours duquel nous tentons de dessiner les divers chemins potentiels pour arriver à ce

que les affrontements ne soient pas une fin, à ce que les guerres n'aient plus lieu. Ce numéro, ne crois-tu pas qu'il est simplement une proposition, une ouverture? Qu'en penses-tu, à la lumière des textes reçus et des choix déchirants que nous avons dû faire, au son des voix qui s'expriment parmi ces pages?

Un abrazo, amiga mía,
Nicholas

* * *

Montréal, 4 septembre 2020

Querido Nicholas,

Ta lettre et les très nombreux textes que nous avons reçus m'ont fait réfléchir. Je me demande jusqu'à quel point la pratique de la correspondance, qui suppose une balle que l'on se renvoie, n'implique pas d'office qu'il y ait deux rives, ou du moins, deux flancs délimités par la présence d'un filet.

La citation d'Anzaldúa que nous avons choisie s'inscrit dans le politique, dans les fils sémantiques que nous avons envie de tendre et dans les ponts symboliques construits entre les rives. Or, il arrive parfois que les fils et les ponts soient coupés, que les berges s'éloignent les unes des autres et que les mains tendues sombrent dans la violence des flots. Certains textes retenus pour ce numéro témoignent de la crue des eaux, de la dureté de la traversée quand il n'y a ni pont ni espoir à l'horizon. S'ensuit alors, comme dans le

texte de Lina Meruane traduit par Marie Ferrier Houdayer, une traversée à jamais figée dans l'ancre de la conscience, à mi-chemin entre l'éveil et le cauchemar. Le texte de Loïc Beauregard-Lefebvre traite aussi d'une traversée constante et périlleuse, comme « l'exil qui nous renverse quand on part à sa rencontre ». Le thème de l'exil est à nouveau présent dans le récit écrit par Clara Lamy, où l'histoire d'Amanda s'entremêle habilement à celle de la narratrice. Les frontières entre les histoires et les corps se déplient également dans la poésie d'Isabel Corona et de Catherine Anne Laranjo, où « les lacs s'installent dans le creux des ventres » et les « cheveux défaits » qui remontent vers le fleuve. Car il est beaucoup question du fleuve dans ce numéro, du fleuve Saint-Laurent, mais aussi du Mississippi, mentionné par Laetitia Beaumel, de leurs rivages dont on s'éloigne pour mieux naviguer sur de nouvelles embarcations, telles que le ponton évoqué avec humour par Patricia Houle.

Toutefois, il arrive, comme dans le texte d'Arianne Caron Poirier, que les lieux que nous quittons nous habitent à jamais ou que les rives d'un même fleuve se rencontrent dans une cause commune – en témoigne la prose engagée de Mathieu Blais. Que l'on souffre du « syndrome postcolonial », comme l'article Alexandre Tremblay, ou que l'on observe, à l'instar de Symon Henry, que « les murs se rapprochent », on a souvent l'impression d'être à la dérive, éloigné-e que l'on est de la terre du milieu, de cette nepantla si rare et si chère à Anzaldúa.

Je crois qu'il ne suffit pas d'échanger pour se comprendre : pour qu'il y ait un réel dialogue entre les rives, il faut, je pense, se glisser entre les mailles du filet, entremêler les voies, juxtaposer les langues, explorer le langage des interstices. Mais est-il possible de parcourir ces zones inconnues sans

se perdre in translation? À l'inverse, peut-on remonter à l'origine des mots sans leur affubler une autorité première? Ce sont là quelques-unes des questions que l'on trouve dans le texte hybride de Renato Rodriguez-Lefebvre, et qui traversent également celui d'Adalber Salas Hernández, traduit par Sonya Malaborza.

Ne pas se contenter de se tenir debout sur l'autre rive du fleuve implique probablement de se mouiller, de se traîner dans la boue et de « renverser les remparts », comme le propose poétiquement Mélodie Drouin. Car il est faux de prétendre que l'on peut accoster à chacun des rivages sur lesquels les populations se font face les bras croisés. À l'heure où l'érosion menace le littoral et où l'eau des océans ne cesse de monter, il est peut-être temps d'envisager une autre carte du monde, d'autres façons d'écrire et de communiquer.

S'il est vrai, comme le pense Héraclite (et Borges), que l'on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve, le temps est peut-être venu de plonger, ne serait-ce que pour offrir une main tendue à celles et ceux qui tentent la traversée.

Merci d'avoir travaillé avec moi entre les textes et entre
les lignes éditoriales proposées,
car le fil qui nous relie est peut-être celui qui recoud et
referme les cicatrices,
de l'auteur et l'autrice qui ne cessent de revivre,
Para siempre,
Karine

* * *

Montréal, 8 septembre 2020

Amiga querida,

C'est avec beaucoup d'émotion que je lis tes phrases, belles et profondes : tu écris des poèmes sans le savoir, mon amie romancière, nouvelliste, essayiste. Ma correspondante.

Notre lyrisme me plaît ; il est sans doute guidé par celui d'Anzaldúa, qui nous amène à décroiser les territoires, à changer le cours des eaux, à proposer « une autre carte du monde » où l'Amérique du Sud et l'Afrique pointeraient vers le haut. Nous suggérons des métaphores qui enflamment nos certitudes, radicalement politiques tant elles soulignent la difficulté de provoquer de véritables rencontres dépolarisantes, décentrées, nous forçant à nous mouiller, comme tu le dis. Guy Sioui Durand (Tsie8ei 8enho8en), dans le texte que nous avons récupéré du fonds de *Mœbius*, pose la question à partir des « grands fracas » de son époque : « Comment concilier la rencontre entre l'esprit libre des chutes et celui, tordu, des barrages ? » Il répond avec une imploration : « sondez ma blessure derrière ce sourire ». Scrutons ce qui se passe derrière nos rives, nos façades et nos mots. Pour cela, il faut se parler, s'écrire, se lire. Correspondre dans un mouvement radical et risqué, malgré sa douceur : un plongeon en apnée.

Si, comme tu le dis, correspondre implique d'office qu'il y ait deux rives, c'est peut-être parce que la correspondance est le genre par excellence qui nomme le potentiel de toute écriture : écrire, c'est s'écrire, nous écrire, écrire entre nous, ensemble aller au fond des choses invisibles, au risque de nos vies. C'est une forme de solidarité, comme l'affirme Mélikah Abdelmoumen, qui considère le métier d'éditrice

comme une pratique solidaire, un travail d'accompagnement, où la lecture et l'écriture se lient amoureusement. Mélikah n'a pas tort de parler d'amour, en risquant un lyrisme que nous n'évitons plus, que nous célébrons depuis nos rives qui se mêlent, qui se tressent au fil de nos échanges. Les meilleures lettres sont d'amour, n'est-ce pas ?

Con mucho cariño,
Nicho

* * *

Montréal, 11 septembre 2020

Querido amigo,

Tu as raison de dire que les meilleures lettres sont celles qui parlent d'amour, car l'amour traverse les océans, c'est bien connu, et pas seulement chez les poètes. La sagesse populaire de tous les continents témoigne de ces amant·e·s prêt·e·s à prendre les chemins de traverse pour fuir l'interdit. Car l'amour a déjà réuni des villages, franchi des montagnes et ouvert des passages dans les barbelés. L'amour, nous rappelle Yara El-Ghadban, a suivi la route de la soie et les caravanes qui longent le Nil. Dans son récit intime (le troisième de sa résidence d'écriture), Yara évoque le souvenir d'un amour naissant qui découvre qu'il n'a « ni frontières, ni âge, ni sexe ». Un nouvel (ou éternel) amour qui combat la conception solipsiste du sujet, du désir et du destinataire perdu.

Or, le vague à l'âme nous suit parfois sur toutes les rives. Le combat est souvent à recommencer, tant il est difficile de circuler entre les nations et les opinions tranchées, les ego et les susceptibilités. Il arrive toutefois que les idées et les chants voyagent à travers l'espace-temps, comme nos squelettes, invoqués par Natasha Kanapé Fontaine, qui « transportent les structures de nos pensées ». La « Lettre à un écrivain vivant » qui nous est ici livrée est de celles qui, comme les corps, « portent le souvenir des clans ». Dans ses mots adressés à l'essayiste Felwine Sarr, Natasha relie les jeunesses autochtones et africaines pour que les mémoires ancestrales se racontent et pour que nos continents se retrouvent, comme tu dis, « à pointer vers le haut ». Le regard fier qui embrasse le large, la tête haute, les bras tendus.

Il ne suffit donc pas *d'écrire* pour que les frontières cessent de nous traverser, il faut *s'écrire*, comme tu dis à nouveau, s'entraider, s'échanger des lettres et des pensées. Sans filet, comme nous l'avons toujours fait, comme nous continuerons de le faire au-dessus des limites du terrain, car le jeu en vaut toujours la chandelle, que l'on brûle parfois par les deux bouts.

Gracias por todo, amigo querido,
Karine

Nicholas Dawson et Karine Rosso
Membres du comité de rédaction